

ALICE LE TRIONNAIRE-BOLTERAUER

Université de Graz

L'image de la « belle Gitane » dans la littérature romantique allemande et française

ABSTRACT: The Image of the “Beautiful Gypsy Woman” in German and French Literature of Romanticism

In my article I try to analyze the image of the “beautiful gypsy woman” on the basis of four literary texts from the period of Romanticism. The image, in fact, is an invention of the Romantic period, and is discussed here as the reflection of a changing female identity. Male authors respond to the demands of a new generation of women by creating new representations of femininity which, on the one hand, are fascinating and, on the other, quite threatening. The figure of the beautiful, but “foreign” woman is where these authors locate their dreams and fears.

KEY WORDS: Gypsy, Romantic literature, image of women, sexuality, emancipation.

La femme est-elle ? La femme existe-t-elle vraiment¹ ou est-elle plutôt — comme le suggèrent les féministes de Simone de Beauvoir à Judith Butler² — le résultat d'un processus de domestication et d'éducation ? Si on regarde l'histoire des littératures allemande et française de plus près et si on les prend comme le reflet plus ou moins fidèle d'une société, on est étonné(e) par le grand nombre d'images de femme qu'elles proposent. Or, si Lise QUEFFelec dit que « la figure [qui] domine toute la production romanesque au XIX^e siècle [est] celle de la femme » (189), il faut pourtant constater que ce n'est pas une grande exception. La littérature de toutes les époques s'éprend de la femme : elle change son image, elle la transforme, elle la redéfinit. Cependant, elle ne l'invente pas complètement mais fait recours à des images d'autrefois qui lui servent de mo-

¹ « À proprement parler, on ne peut pas dire que les ‘femmes’ existent », dit Julia Kristeva (BUTLER 59).

² « Plutôt qu'un signifiant stable qui exige l'assentiment de celles qu'il prétend décrire et représenter, *femme*, même au pluriel, est devenu un terme qui fait problème, un terrain de dispute, une source d'angoisse » (BUTLER 62).

dèles. Il en est ainsi dans la première moitié du XIX^e siècle. Il s'agit là d'une époque où les femmes, c'est-à-dire les femmes dans leur réalité, ont tendance à régresser. Après les premiers efforts d'un féminisme farouche dans le cadre de la Révolution de 1789 — on n'oubliera pas de nommer Olympe de Gouges (voir GUILHAUMOU, LAPIED) — qui ont constitué un échec cuisant, le mouvement féministe semble avoir perdu son essor. Les activités des femmes se concentrent plutôt au salon et au café, bien que de différentes associations de femmes surgissent en même temps. Celles-ci plaident pour une meilleure formation des jeunes filles qui sont censées prendre en main des projets humanitaires et de charité (voir MICHEL). L'image de la femme évolue. Sous une apparence de luxe et de calme, naissent de nouvelles idées qui emporteront avec elles de nouvelles exigences. Les hommes, incertains, réagissent. La littérature, écrite en grande partie par des hommes, est le miroir de cette ambiguïté. Les femmes qui y apparaissent montrent les aspects positifs et négatifs des changements attendus. Ceux-ci concernent surtout le comportement des femmes envers les hommes, de même que le statut de la femme, sa sexualité et la cohérence de la famille.

C'est souvent la femme étrangère qui sert d'exemple. Les images de la « belle Espagnole », de la « belle Juive », de la « belle Corse » et de la « belle Gitane » permettent aux auteurs de projeter leurs rêves, tout comme leurs angoisses, sur la femme étrangère et exotique. Cette femme est une « autre ». Entièrement libre, elle suit sa propre volonté et vit sa sexualité. Pour les hommes, elle représente un double défi : d'un côté, elle fascine par sa liberté et son esprit sauvage ; de l'autre côté, elle remet en question le rôle traditionnel de l'homme occidental comme mari et père de famille. Le traitement de la femme étrangère, naturelle et sauvage dans des textes littéraires permet aux auteurs de jouer avec les conséquences possibles d'un changement dans la relation des sexes. Dans mon article, cette thématique sera présentée et discutée à partir de quatre textes : *Carmen* de Prosper Mérimée (1845), *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo (1831), *Le multiple Wehmüller* de Clemens Brentano (1817) et *Isabelle d'Égypte* d'Achim von Arnim (1812). Les réponses proposées par ces textes ne sont ni unanimes ni clairement définies. La lectrice que je suis les prendra pour des symptômes d'une crise.

Les Gitans

Les Gitans apparaissent pour la première fois en Europe vers la fin du Moyen Âge. Un document de la ville de Colmar de l'an 1422 les autorise à traverser seulement des lieux bien définis, à y séjourner un certain temps et même à mendier ce qui permet à la ville de ne pas leur apporter de soutien (voir Solms). Dans son « Journal d'un Bourgeois de Paris » un chanoine de Notre-Dame décrit avec

assez de détails l'arrivée des premiers Gitans à Paris en 1427 (voir BLOCH 7ff). Si on permet aux Gitans le passage et un court séjour, cela signifie qu'on leur interdit de s'installer dans une ville, dans un village et d'y exercer un métier. De cette restriction naissent les travaux dévolus aux Gitans : ils exercent des métiers de marchands forains, vanniers ou maquignons tandis que leurs femmes gagnent leur argent par la chiromancie et la prédiction de l'avenir. Très vite, des préjugés prennent place dans la tête des gens³. Les Gitans seraient donc des voleurs et mendiants qui n'hésiteraient même pas à voler des enfants. Ils seraient sales et peu fiables et ils exerceraient des arts sorciers. Ils seraient marginalisés parce qu'ils se marginaliseraient eux-mêmes. « C'est pourquoi vous resterez toujours une canaille hors la loi », dira le vice-joupan chez BRENTANO (B 74)⁴. À ce constat de type social ou sociologique s'ajoute le mythe qui attribue aux Gitans une origine égyptienne et selon laquelle, en Égypte, ils auraient refusé à Joseph et Marie de les héberger. Par la suite, les Gitans auraient été condamnés à errer sur la terre, sans domicile fixe, sans patrie et sans repos. Cette idée est explicitement formulée chez Achim von ARNIM dont l'héroïne s'appelle justement « Isabelle d'Égypte », mais aussi chez Victor HUGO : Esmeralda n'est pas seulement appelée à plusieurs reprises « l'égyptienne ». Le narrateur évoque aussi le long voyage d'un groupe de Gitans qui « venait en droite ligne de la basse Égypte à Reims par la Pologne. Le pape les avait confessés, à ce qu'on disait, et leur avait donné pour pénitence d'aller sept ans de suite par le monde, sans coucher dans des lits » (H 236)⁵.

À force de ce mélange de mythes et de préjugés bien ancrés dans la pensée, l'image des Gitans dans la littérature allemande demeurera pour longtemps celle des gens à part, d'un peuple dont on devrait plutôt se méfier. Or, même si ces idées restent encore très vivantes au XIX^e siècle, l'image des Gitans dans la littérature allemande (et française) commence à changer autour de 1800. Le Gitan représente de plus en plus un homme libre, un révolutionnaire potentiel, un homme de la nature et de l'indépendance tandis que La Gitane, elle, prend sur elle tous les débordements d'une féminité menaçante.

Le contexte social

Certes, accompagnée de sa famille ou, au moins, de ses quelques représentants dont le père, le frère, le mari ou la grand-mère, la « belle Gitane » n'est jamais toute seule. C'est le reflet d'un fait social tout à fait réel et important jusqu'à

³ Pour la persistance de ces clichés voir DELÉPINE 32ff.

⁴ Cité ici et par la suite en B, suivi de l'indication de la page. Traduit par l'auteure.

⁵ Cité ici et par la suite en H, suivi de l'indication de la page.

nos jours (voir MOUTOUH et DELÉPINE) : les héroïnes dont on parlera ici sont toujours bien protégées par un cadre familial qui représente soutien et refuge, mais aussi surveillance. Même si, quelquefois, elles ont envie de quitter ce réseau social (comme Mitidika chez Brentano et Carmen chez Mérimée), elles restent toujours conscientes de leurs obligations et responsabilités envers ce monde. C'est pourquoi Carmen, malgré sa désinvolture habituelle, se bat pendant plusieurs années pour libérer son mari. « Carmen a si bien embobeliné le chirurgien du presidio, qu'elle en a obtenu la liberté de son rom » (M 84)⁶. Or, cet homme-là correspond à tous les clichés qu'on connaît sur les Gitans. Il est « le plus vilain monstre que la bohème ait nourri : noir de peau et plus noir d'âme » (M 84). En général, la règle du scénario qui est respectée par les auteurs est la suivante : L'héroïne, la « belle Gitane » se distingue fortement de son milieu tzigane sans se défaire complètement des « défauts » de « son peuple » qui, lui, conserve et même incarne tous les clichés connus. Du côté positif, on attribue aux Gitans le goût de l'indépendance et de la liberté, ainsi que l'art de fasciner les gens par leur musique, chant et danse. Ainsi est-il possible que le simple cri « la Esmeralda » suffise à enthousiasmer tout un public. Du côté négatif, on associe les Gitans à la saleté, la paresse et le mensonge. « Son ombre ressemblait au diable », dit le narrateur parlant de la grand-mère de Mitidika en ajoutant : « Elle était par dessus et autour d'elle comme une brosse, une fourrure ou un gland et comme cela elle avait l'air du grand prêtre des porcs-épics » (B 57f). C'est la vieille Gitane qui concentre sur elle tous les clichés négatifs des Gitanes. Leurs métiers sont avant tout des métiers peu respectueux. Elles travaillent comme entremetteuses et receleuses (chez Achim von Arnim)⁷, elles disent la bonne aventure et font de la contrebande (comme Carmen). En général, ces vieilles femmes tziganes portent de « jolis noms » comme « vieille sorcière » (A 78), « la grand-mère de l'ennemi héréditaire » (B 58) ou « la vraie servante de Satan » (M 70).

N'oublions pourtant pas de constater une différence remarquable : dans les deux textes allemands (parus plus tôt) c'est l'image plutôt positive des Gitans qui domine tandis que chez les Français le monde tzigane est entièrement associé à des marginaux et criminels. Même si dans le roman *Isabelle d'Égypte* d'Achim von Arnim on insiste sur la condition sans lois ni droits des Gitans au XVI^e siècle (« Il y avait alors un droit très stricte contre les Gitans permettant de les tuer où on les trouve », A 6) et même si la situation des Gitans à cette époque est déplorable, l'auteur n'oublie pas d'ajouter qu'il reste des germes de noblesse parmi ces gens et que leur apparence méprisable était surtout due à leurs conditions de vie difficiles. Chez Brentano la constellation des personnages est encore plus intéressante. L'histoire se joue dans un petit village en Hongrie où des hommes et des femmes de différentes nationalités se retrouvent parmi lesquels

⁶ Le texte de MÉRIMÉE cité ici et par la suite en M, suivi de l'indication de la page.

⁷ Cité ici et par la suite en A, suivi de l'indication de la page. Traduit par l'auteure.

un Tyrolien, un Français, un Croate, un Viennois et aussi un Gitan qui, lui, jouit certainement d'un statut un peu spécial sans être considéré comme un homme à part. Son statut social est au même niveau que celui des autres étrangers rassemblés par hasard dans ce village. Chez Victor Hugo, par contre, Esmeralda appartient au monde dangereux et suspect de la « Cour des Miracles », tandis que la belle Carmen (chez Mérimée) est prête à couper la gorge au premier venu avec une belle montre précieuse (M 42).

La « belle Gitane »

La « belle Gitane » se distingue par une beauté extraordinaire et surtout exotique. Elle est supposée ne pas être une « vraie » Gitane car elle s'éloigne de la « laideur habituelle » de « son peuple ». « Je doute fort que mademoiselle Carmen fût de race pure, du moins elle était infiniment plus jolie que toutes les femmes de sa nation que j'aie jamais rencontrées » (M 38). Il en va de même d'Esmeralda qui, en tant qu'enfant volé, n'a été qu'élevée par des Gitans, et d'Isabelle qui est la fille de Michael, duc des Égyptiens, et d'une jeune femme issue d'une famille aristocrate flamande. Ces quatre héroïnes éblouissent les hommes par leur beauté hors du commun qui les séduit et les subjugué. Achim von Arnim relate la rencontre fabuleuse et mystérieuse entre l'archiduc Charles (le futur Charles Quint) et Isabelle, fille du chef des Gitans, prédestinée à ramener son peuple en Égypte, leur « terre sainte ». L'auteur romantique allemand garde toute sa discrétion sur la beauté de son héroïne dont il loue quand même « [I]a beauté qui s'épanouit chaque jour encore plus merveilleusement » et « [I]a nature innocente et douce » (A 53). Contrairement à cette réticence de l'auteur allemand, Victor Hugo déploie tout son art d'écrivain pour illustrer et souligner le charme de la petite danseuse Esmeralda accompagnée de sa chèvre :

Ses lèvres roses et pures souriaient à demi ; son front candide et serein devenait trouble par moments sous sa pensée, comme un miroir sous une haleine ; et de ses longs cils noirs baissés s'échappait une sorte de lumière ineffable qui donnait à son profil cette suavité idéale que Raphaël retrouva depuis un point d'intersection mystique de la virginité, de la maternité et de la divinité.

H 122f

Or la description la plus exotique d'une « belle Gitane » est certainement donnée par Brentano. Mitidika, la belle Gitane qui vit avec sa grand-mère (le « grand prêtre des porcs-épics ») dans une auberge pauvre et sale à la montagne, se pare la nuit de ses plus beaux atours pour attendre son amant. Elle sort ses

bijoux, parfums et peignes d'une boîte cachée et se transforme en une « image mouvementée d'un être humain beau, libre, audacieux, timide et décent » (B 65), « princesse indienne en train d'examiner les cadeaux d'un gouverneur anglais » (B 63). L'étrangeté de cette beauté est également soulignée par Mérimée quand il dit : « C'était une beauté étrange et sauvage, une figure qui étonnait d'abord, mais qu'on ne pouvait oublier. Ses yeux surtout avaient une expression à la fois voluptueuse et farouche que je n'ai trouvée depuis à aucun regard humain » (M 39) (pour les yeux voir PASQUALINO).

Malgré les différences évidentes concernant la beauté des quatre héroïnes, on peut constater qu'un aspect leur est commun : le naturel. Les quatre filles sont très proches de l'état de la nature, la belle Mitidika étant, par exemple, un « enfant de la nature » (B 70), « belle, innocente, pleine d'esprit et sauvage » (B 69). À ce naturel s'ajoute quelquefois le goût pour la violence et pour la cruauté même, comme en témoigne la jolie Carmen :

Son œil s'injectait de sang et devenait terrible, ses traits se contractaient, elle frappait du pied. Il me sembla qu'elle le pressait vivement de faire quelque chose à quoi il montrait de l'hésitation. Ce que c'était, je croyais ne le comprendre que trop à la voir passer et repasser rapidement sa petite main sous son menton. J'étais tenté de croire qu'il s'agissait d'une gorge à couper, et j'avais quelques soupçons que cette gorge ne fût la mienne.

M 42

Dans ce contexte, la comparaison des femmes aux animaux paraît évidente. « Œil de bohémien, œil de loup » (M 39), conclut le narrateur chez Prosper Mérimée à propos de Carmen, tandis que Victor Hugo associe la jeune Esmeralda « mince, frêle et vive » à « une guêpe » (H 88). La Mitidika de Brentano apparaît « brillante et mince comme une anguille » (B 50) et dans le texte d'Achim von Arnim c'est la vieille Gitane qui reproche à Isabelle d'être « bête comme une bûche » : « si on fait et dit plein de choses gentilles à une oie, de toute façon, elle n'y comprend rien » (A 44). Sans être vraiment bête, la belle Gitane n'a pas de disposition pour tenir un discours philosophique et logique. Elle obéit aux sensations de son cœur. S'il le faut, elle sait trouver des solutions à des situations difficiles et sans issue, ce qui, d'ailleurs, va de pair avec son caractère naturel, à savoir son talent pour le chant et la danse. La belle Gitane aime s'exprimer par la musique : « Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds ; et chaque fois qu'en tournoyant sa rayonnante figure passait devant vous, ses grands yeux noirs vous jetaient un éclair » (H 88). Les belles Gitanes Mitidika et Carmen, tout comme Esmeralda, profitent elles aussi de la force suggestive et séduisante de leur danse qui leur procure un avantage considérable sur les autres femmes « trop » sages et « trop » bourgeoises. Déjà en tant que membre du peuple tzigane et, encore plus, femme naturelle et pas suffisamment apprivoisée, la belle Gitane se trouve en dehors des

limites de la société dite bourgeoise. Elle ne répond pas aux exigences d'une carrière féminine typique du XIX^e siècle. Et comme elle est déjà située à la marge de l'acceptation sociale, tout lui est permis ou, du moins, elle croit qu'elle peut se permettre tout.

Il est possible de distinguer deux développements différents de cette situation sociale précaire de la « belle Gitane ». Premièrement, il s'agit d'une sorte de désinvolture qui s'exprime par une effronterie sans borne et une sexualité libre. C'est surtout le cas de Carmen qui choisit ses amants selon son goût et son humeur et qui s'en défait si bon lui semble. Après avoir passé une journée et une nuit avec José, elle lui déclare :

Écoute, Joseito ; t'ai-je payé ? D'après notre loi, je ne te devais rien, puisque tu es un *payllo* ; mais tu es un joli garçon, et tu m'as plu. Nous sommes quittes. Bonjour.

M 71

Deuxièmement, il s'agit d'une naïveté immense qui — à cause du statut plus ou moins orphelin de l'héroïne — n'est guidée ni par une mère ni par une structure familiale. C'est cette naïveté qui entraîne les filles Esmeralda et Isabelle à commettre des actes fous et à se lancer dans des aventures amoureuses où les règles de la « bienséance » ne sont plus respectées. Ainsi, l'innocente Isabelle accepte un rendez-vous amoureux avec son bien-aimé Charles. Elle n'a aucune expérience amoureuse ou sexuelle et elle croit encore aux légendes racontées par son père pour expliquer l'origine des enfants :

Mais comment aurai-je un enfant de lui ? demanda Belle. Ira-t-il le chercher sans façon dans le puits dont mon père m'a parlé, où l'un doit toujours tenir les échelles pendant que l'autre descend ?

A 55

C'est sa simplicité naturelle qui la pousse à entrer dans un jeu d'amour et de sexualité un peu ambigu et qui la laisse oublier toutes les « bonnes mœurs ». Il en va de même pour Esmeralda qui est prête à défendre son innocence à l'aide d'un petit poignard (H 120), mais qui — éprise d'un amour fou pour Phœbus — « oublie » aussitôt toute précaution quand il lui propose d'aller dans l'auberge plus que douteuse d'une vieille entremetteuse.

La liberté et l'indépendance de la « belle Gitane » font d'elle un être exceptionnel qui n'est pas soumis aux contraintes de la « bonne » société. Elle peut mentir (« elle a toujours menti » (M 60), dira le narrateur à propos de Carmen), elle peut exercer des arts sorciers, comme le fait la jeune Isabelle avec la mandragore dont naît un petit bonhomme bizarre, elle peut surtout ne pas respecter les limites trop strictes imposées aux femmes, comme le fait la belle Mitidika

qui se met à la tête d'un groupe de paysans et de tziganes qui essaient de rompre un cordon policier et qui y réussissent.

Quand ils s'approchaient, un chevalier vint à leur rencontre et cria : Arrêtez ou je vous tue ! Ils s'arrêtèrent et jetèrent leurs armes. On leur demanda leur nom et quand ils expliquèrent leur intention de traverser le cordon et que le chevalier entendit leurs voix, il se précipita de son cheval et embrassa le Tzigane et Devillier l'un après l'autre et criant : Michaly ! Devillier ! C'est moi, Mitidika !

B 76

Ainsi, la « belle Gitane » incarne la « nouvelle » femme libre et émancipée. Elle refuse la protection de l'homme, elle choisit ses amants comme bon lui semble, elle n'accepte pas d'autre loi que la sienne propre. En tant que telle, elle est fascinante et menaçante tout à la fois. Dans les œuvres de Mérimée et Hugo, elle provoque toutefois la mort du protagoniste mâle, même si elle subit la mort elle-même à la fin du récit.

Conclusion

Comme nous l'avons montré, la « belle Gitane » est avant tout une invention de la littérature romantique. Elle fait partie des multiples figures féminines inventées par les auteurs romantiques dans la première moitié du XIX^e siècle. Contrairement à sa situation sociale réelle, définie par son appartenance à la vie domestique, la femme figure dans la littérature comme enjeu du désir de l'homme et comme instrument de son pouvoir. La « belle Gitane » annonce la « femme fatale » : menteuse, joueuse et autonome, elle est avant tout « nature ». Elle ne sait pas argumenter, elle chante et danse. La logique n'est pas son fort. Et si la femme est nature qui lui procure toute son attractivité, c'est également de son caractère naturel que résulte tout le danger sans limites ni règles.

Il ne faut pourtant pas perdre de vue les différences entre les textes analysés. Si chez les auteurs allemands, dont les nouvelles ont paru en 1812 et 1817, ce sont les notions de courage, de liberté et d'innocence qui dominent l'image de la « belle Gitane », chez les auteurs français, on retrouve plutôt les aspects de la liberté sexuelle et même de la cruauté. Il en résultent les dénouements différents de ces histoires. Chez Brentano et Arnim un « happy end » devient possible et les amoureux se retrouvent même. L'image de la femme émancipée que représente la « belle Gitane » est nouvelle et troublante, mais elle n'est pas destructive. En revanche, chez les auteurs français, dont les textes apparaissent plus tard (en 1831 et en 1845) la représentation de la femme libre et autonome prend des allures beaucoup plus menaçantes, voire assassines. Ce n'est pas par hasard que

ces nouvelles se concluent par la mort — la mort de la « belle Gitane » comme celle de l'homme qui l'aime. Les promesses d'une vie de femme libre et autonome semblent ici tourner au cauchemar.

Bibliographie

- ARNIM, Ludwig Achim von, 2010 : *Isabella von Ägypten, Kaiser Karl des Fünften erste Jugendliebe*. [Isabelle d'Égypte]. Avec un épilogue de Werner VORTRIEDE. Stuttgart, Reclam.
- BLOCH, Jules, 1969 : *Les Tsiganes*. Paris, Presses Universitaires de France.
- BRENTANO, Clemens, 2005 : *Die mehreren Wehmüller* [Le multiple Wehmüller]. Avec un épilogue de Hans Magnus ENZENSBERGER et avec des illustrations de Karl-Georg HIRSCH. Francfort/Main et Leipzig, Insel.
- BUTLER, Judith, 2006 : *Trouble dans le genre* [Gender Trouble]. *Le féminisme et la subversion de l'identité*. Préface de Éric FASSIN. Traduit de l'anglais par Cynthia KRAUS. Paris, La Découverte / Poche.
- DELÉPINE, Samuel, 2012 : *Atlas des Tsiganes. Les dessous de la question rom*. Cartographie Alexandre NICOLAS. Paris, Éditions Autrement.
- DUBY, Georges et PERROT, Michelle (éd.), 1991 : *Histoire des femmes en occident*. Vol. 4 : *Le XIX^e siècle*. Ed. par Geneviève FRAISSE et Michelle PERROT. Paris, Plon.
- FAURÉ, Christine (éd.), 2010 : *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*. Paris, Les Belles Lettres.
- GODINEAU, Dominique, 1991 : « Filles de la liberté et citoyennes révolutionnaires ». In : DUBY, Georges et PERROT, Michelle (éd.) : *Histoire des femmes en occident*. Vol. 4 : *Le XIX^e siècle*. Ed. par Geneviève FRAISSE et Michelle PERROT. Paris, Plon, 27—42.
- GUILHAUMOU, Jacques et LAPIED, Martine, 2010 : « L'action politique des femmes pendant la Révolution française ». In : FAURÉ, Christine (éd.) : *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*. Paris, Les Belles Lettres, 208—246.
- HUGO, Victor, 1982 : *Notre Dame de Paris*. Chronologie et préface par Léon CELLIER. Paris, Flammarion.
- MÉRIMÉE, Prosper, 2007 : *Carmen*. Avec des annotations de Thierry OZWALD. Paris, Hachette.
- MICHAUD, Stéphane, 1991 : « Idolâtries. Représentations artistiques et littéraires ». In : DUBY, Georges et PERROT, Michelle (éd.) : *Histoire des femmes en occident*. Vol. 4 : *Le XIX^e siècle*. Ed. par Geneviève FRAISSE et Michelle PERROT. Paris, Plon, 125—145.
- MICHEL, Andrée, 1979 : *Le féminisme*. Paris, Presses Universitaires de France.
- MOUTOUH, Hugues, 2000 : *Les Tsiganes*. Avec des photographies d'Antoine SCHNECK. Paris, Flammarion.
- PASQUALINO, Caterina, 1998 : « Quand les yeux servent de langue ». *Terrain*, n° 30, 23—34. <<http://terrain.revues.org/3293>>. Date de consultation : le 11 février 2013.
- QUEFFELEC, Lise, 1986 : « Inscription romanesque de la femme au XIX^e siècle ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2, 189—206.
- SOLMS, Wilhelm, 1998 : « Zigeunerbilder deutscher Dichter ». <<http://www.lpb-bw.de/publikationen/sinti/sinti10.htm>>. Date de consultation : le 4 septembre 2012.
- WALKOWITZ, Judith, 1991 : « Sexualités dangereuses ». In : DUBY, Georges et PERROT, Michelle (éd.) : *Histoire des femmes en occident*. Vol. 4 : *Le XIX^e siècle*. Ed. par Geneviève FRAISSE et Michelle PERROT. Paris, Plon, 389—418.
- WITTIG, Monique, 2007 : *La pensée straight*. Paris, Éditions Amsterdam.

Note bio-bibliographique

Alice Le Trionnaire-Bolterauer a fait des études de langues, littératures et civilisations germaniques et romanes à l'université de Graz où elle travaille aujourd'hui comme professeur. Ses centres de recherche sont la modernité dans la littérature (notamment la « Modernité viennoise ») et les questions esthétiques. Elle a publié plusieurs livres et un grand nombre d'articles sur la littérature allemande et autrichienne ainsi que sur les littératures comparées.